

# À L'ÉTERNEL



Poèmes de Pierre Marcel Montmory maître trouveur

A L'ÉTERNEL :

*Cet ouvrage est dédié à l'infini de mon univers qui commence avec mes dernières trouvailles et se termine avec mes premières élucubrations.*

---

*Dans la société si profondément relâchée, l'individu ne vit plus que dans la sphère de son égoïsme et de ses intérêts matériels.*

*Pierre Marcel Montmory maître trouveur*

PHILOSOPHIE

Je fréquente la sagesse.

Je ne suis pas une « star », je suis une galaxie; je ne fais pas partie du « milieu », je suis tout autour, il y a toute la place, avec tout le monde.

Je n'ai pas une vie de bohème. Je suis le poème. Je suis la vie. Je suis le vivant.

Les faux artistes font de l'argent, moi, je fais l'amour.

Même anonyme le monde me voit, m'écoute, me lit, me sent, me touche.

J'ai des amis; j'ai un pays.

Je ne connais pas le chômage.

Je distribue le courage.

Je montre que le rêve est possible.

Je suis l'espoir.

L'amour est ma loi.

La joie de vivre à mon bras, l'éternité comme âge.

Le virus du bonheur, à votre bon cœur !

Pierre Marcel Montmory Éditeur

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Montréal 2023 - I.S.B.N : 978-2-925190-42-4

# POÈME

1

Orphelin de tout  
Apatride et sans dieu  
Maître chez moi  
Je fabrique ma chance  
Trompe le destin

2

Ma langue étrangère  
Aux croyants à l'enfer  
Je vais par la rue  
Surprendre le néant  
Jouir de l'instant

3

Je tairai mon nom  
Aux fossoyeurs  
Je fuirai la foule  
Loin des goules  
Je prendrai le vent

4

Assis sur une pierre  
Je compterai mes doigts  
Et jetterai au feu  
Mes mauvais yeux  
Pour voir clair

5

Habillé en bête  
Je parais roi  
Et c'est ma fête  
Les muses sont prêtes  
De mon amour

6

Mais les attachés  
Promènent leurs liens  
Sur les chaussées  
Les polices endimanchées  
Torturent le sacré

7

Sous les drapeaux  
Tremblent mes os  
Aux frontières  
Crie la misère  
La paix éborgnée

8

Ô, passant inconnu  
Continue mon chemin  
Jusqu'à l'infini  
L'éternité me sauve  
Et ta main bonne

9

Jamais ne suis seul  
Avec le bien  
Toujours écouté  
Par le cœur du mien  
Au sein généreux

10

Consommez  
Votre dieu  
À toutes les sauces  
Et taisez-vous  
Orphelins de rien

# ASCENSION

Monté au ciel

Retombé par terre

Logiciel

De misère

Marie-toi

À la vie

Toute maitresse

De bon aloi

Je me suis choisi

En premier lieu

Pour vivre ma vie

Sans l'aide d'un dieu

Ce que je veux

Faire ce que je dois

Tout ce que je peux

Choisir ma loi

De haut en bas

La mauvaise foi

De bas en haut

L'humain salaud

Très peu de gens

Aiment leur enfant

Devenu grand

Pauvre mendiant

La mère du monde

La terre des pères

La peur féconde

Regardant la guerre

Qui voudrait un cœur

Récolte des pierres

Qui frère ou sœur

Distribuera le bien

# LE MIRACLE

Le don est offert à l'hôte  
Main ouverte le cœur sans faute  
Ce que l'on se doit de donner  
Peu importe la quantité

Si la qualité demeure  
L'on ne peut pas offrir un cœur  
À celui qui mange des pierres  
L'hostilité a goût amer

Je suis riche de pauvreté  
Le peu que je peux posséder  
Je le donnerai sans compter  
Ma promesse est équité

Donne le geste et la beauté  
Tel est du cœur la destinée  
Tendre le présent en cadeau  
L'offrande remplace les mots

Le commerce humain est gratuit  
Échanger tous les mots suffit  
Écouter, sentir, voir, flairer  
Toucher à l'autre pour de vrai

La présence la parole  
Chacun dévoile son rôle  
L'histoire est toujours drôle  
Les rires et les pleurs s'envolent

Les miracles s'échangent là  
On marchande chacun ses biens  
Sur la place publique on tope  
Affaires conclues on aura bu

Le don est offert à l'hôte  
Main ouverte le cœur sans faute  
Ce que l'on se doit de donner  
Peu importe la quantité

# LE CRACHAT

Le dernier poète savant  
Des humains intelligents  
Aura disparu

L'argent aura vaincu  
La mort triomphera  
Des ignorants volontaires

Les armées de pauvres  
Esclaves de la misère  
Boufferont leur pâtée

Les chefs des gangsters  
Baiseront la sociale  
Le sexe dans la mouise

Les prolos seront héros  
Les sbires seront martyrs  
Et les salauds gigolos

Les délateurs vainqueurs  
Marieront les républiques  
Comme des filles publiques

Les dieux profanateurs  
Et les pieux leaders  
Procréeront la laideur

Les ministres des cultures  
Garderont les clôtures  
La récolte des ordures

Le dernier poète savant  
Des humains intelligents  
Aura disparu

La Terre refera des gosses  
Avec des transgenres  
Et les mouches

Les nations dans le fion  
Des asiles à la gueule  
L'humain sera malin

J'ai craché ce mollard  
Dans ta gueule connard  
Juste pour l'art

## PERVERSION DE LA FOI

Le dernier poète savant  
Des humains intelligents  
Aura disparu

Les malins de l'absolu  
Et la raison de la force  
Qui de folie tuent

Assassins amateurs  
Joueurs de couteaux  
Bourreaux

Main armée de lois  
Ouvrière de la guerre  
Violeuse de vie

Croyants du néant  
Bâtards de la haine  
Impuissants

Promis de l'enfer  
Avorton pestilents  
Dévoreurs de l'infâme

Tous pareils  
Indifférents au mal  
Assassins convertis

Criminels de la poésie  
Poètes de la censure  
Ennemis de la vie

Ils ont tué le matin  
Asséché la rosée  
Enterré le soleil

Nous pleurons la nuit  
Qui priera pour nous  
Qui saura l'espoir

Le dernier poète savant  
Des humains intelligents  
Aura disparu

Quel enfant viendra  
Ouvrir nos portes  
À la joie prisonnière

Que notre chagrin aille  
Aux vents mauvais  
Je garde une flamme

Une bougie suffit  
Pour voir les amis  
Espérer



## LA PEINE

Le travailleur n'a pas demandé la peine.

Les gens de la peine demandent du pain.

Les travailleurs humiliés par les politiciens

N'ont que leurs mains pour panser leur chagrin.

*Pierre Marcel Montmory trouveur  
Nizar Ali Badr sculpteur*



## AU POÈTE PAS NÉ

Cherche le miracle  
Attends l'évidence  
Y a pas de pinacle  
Il faut être sa chance

Fabrique quoi pour qui où  
Ta malice fourre tout  
Dans un même sac comac  
Mots vides sans estomac

Y a pas de poètes  
Par volonté arpètes  
Mais des graines fleuries  
Pour une poignée de fruits

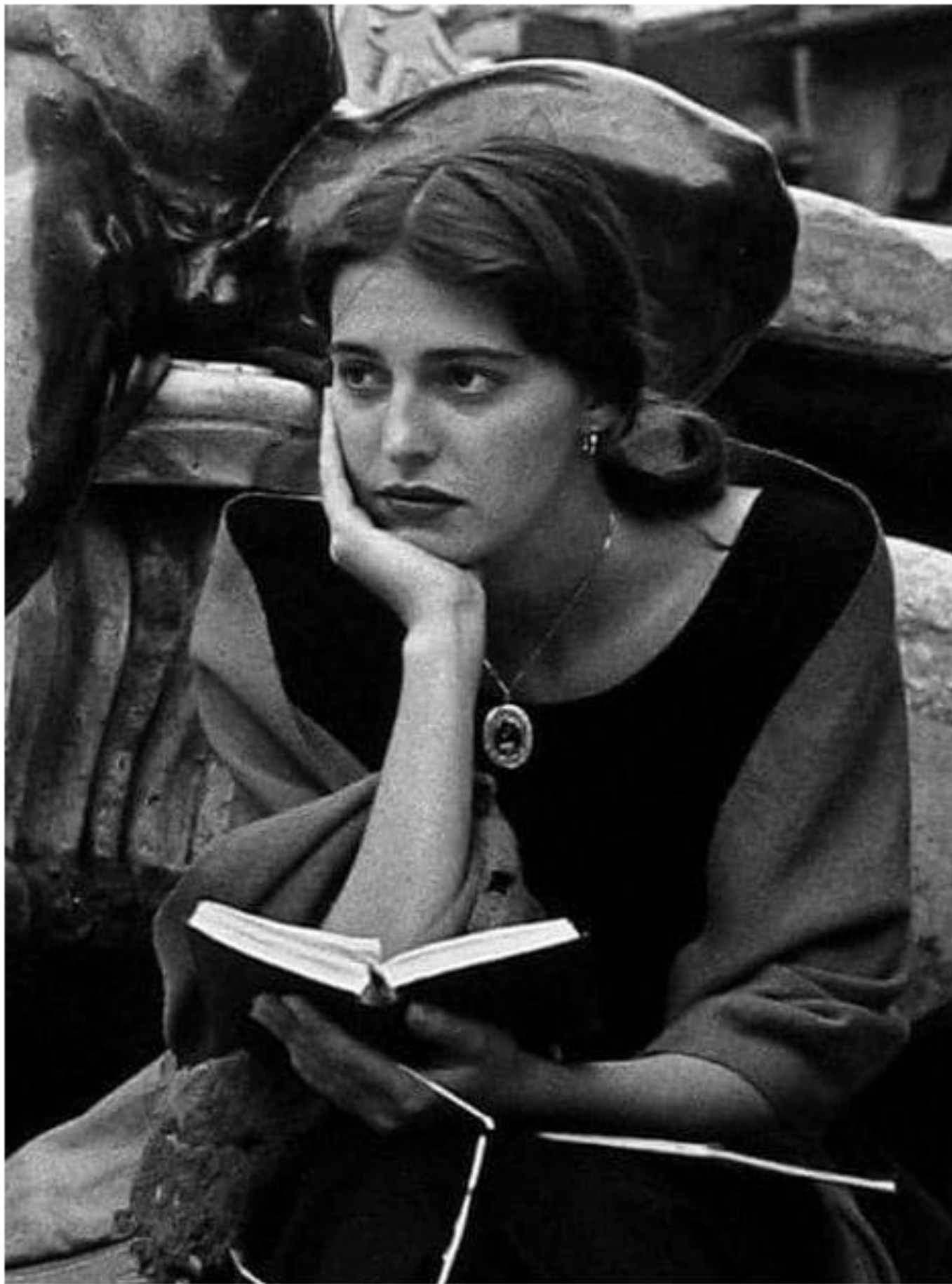
Alors un point à l'envers  
Ton poing à l'endroit dans l'œil  
Le réel est un pervers  
Vérité porte le deuil

Sans toi se fera la loi  
Va, ô, prétendant la foi  
Tu leur rendras ton âme  
Que tu prends pour un quidam

Et s'il se peut pour un peu  
Tes semelles recousues  
Dans un voyage luxueux  
Les muses bercent ton cul

Tous les génies en barbe  
Juges de la camarde  
Auront fumé tout'l' herbe  
Des prétendants en herbe

Et toi le sans sou si fier  
Tu ne suis pas des malins  
Tu seras roi des moulins  
Des sources jusqu'à la mer



*photographie  
de  
Ruth  
Orkin*

## Poète rebelle

N'a pas d'ailes

Mais une voix

De messenger

Vive la guerre !

Pour nous tuer

Y aura p'us d'pain

Tout s'ra vendu !

Les clients ont pus d'couilles

Les clientes ont pus d'coeur

C'est la carambouille

Tout est malheur !

Y avait quelqu'un

Mais y a pus personne

Pour dire l'amour

Combien l'bonjour !

Passent les fantômes

Revoilà la couleur

Chair de roses

Bouquets de senteurs !

Le ciel amarré haut

La terre à marée basse

Voici le trémolo

La vie qui passe !

Y a qu' des existences

Qui maudissent l' paysage

Y a d' la bienfaisance

Des amoureux pas sages !

Nous sommes la réalité

La vie simple facile

Faut-il aller voter

C'est toi qu'tu préfères !

Y a des sous pour la guerre

Et du vent dans les soupières

Y a des fous qui politisent

Y a des sous pour la bêtise !

Y a même des révolutionnaires

Et des promis dictateurs

Chacun fait son beurre

En mangeant not 'pain !

La faim de toutes les faims

C'est tout de suite

On existe pour vivre

On veut pas mourir à la fin !

Le présent est si dur

Cache ton histoire

Ton passé sans avenir

Vit l'éternité !

## LA VIE À L'ENVERS

Fallait commencer par naître. Mais la peur met ses lunettes noires. Vivre droit c'est mal être. Il nous faut donc ne pas mourir et vivre à point. Ouvrir avec les pieds d'intelligence notre chemin d'aventure afin qu'aucune routine ne remplisse le cœur de regret mortel et d'amer remord. Vivre est une chanson infinie, une romance qui recommence avec la chance qu'on se fabrique. Vivre malgré le mauvais sort qui traîne dans les ports. La vie plus forte que la mort. Et l'on doit mourir comme on a vécu, si c'est sans peur on aura vaincu sur la mort. Si l'on s'est laissé prendre par la peur, le courage aura manqué et il y aura départ et arrivée au lieu d'éternité. Le temps mécanique des routines rouille le sang vif de l'Univers. La Terre où ailleurs peuvent être le bonheur. Alors tu ne feras pas de dette, t'apprendras à prendre ce qui est honnête. Les quatre saisons font le gai luron. Voici ma chanson. Je n'ai pas fait le con. Je joue tout mon or. La vie m'aura enrichi. Et mes amours s'en portent bien.

## LA MORT À L'ENDROIT

Ils le font disparaître. Ils effacent son nom. Mais le penseur ne meurt pas. La violence se consume et le mensonge part en fumée. Le penseur ne meurt pas. Ils ne sont jamais à la hauteur de l'espérance. Les timides moraux estiment de leur mépris le travail. Les paresseux de volonté honorent d'indifférence les humbles. Le penseur ne meurt jamais. Les ratés haïssent le talent. Le faux envie le vrai. Le penseur est éternel. L'insensible ne dure pas. La violence retourne à la violence. Le penseur résiste.

Je suis arrivé ici ce matin d'aujourd'hui. J'ai ouvert les yeux. La lumière me montra seulement toi, comme meilleur souvenir du présent. Tu m'as donné un nom, je me suis étonné. Nous avons pensé. Amis nous serons. Demain résonne. Je parle comme on fait le pain. À mélanger l'eau, la farine et le sel. Nous ne mourrons jamais pour l'autre à parler. Toutes portes ouvertes. Loin des murs. Les frontières sont misères. Les horizons menteurs. Au revoir mon ami. Je vais dormir. Mes rêves veilleront sur nous.

Alors je pars du côté le plus beau. Entre le ciel et la terre. J'ouvre ma route à la découverte. Mes yeux voient. Ma peau touche. Mon nez flaire. Mes oreilles entendent. Ma langue goûte. Ma marche rythme. Mon souffle chante. Ma voix m'étonne. Mes pensées versifient. Des phrases construisent mon être. De la musique je vais naître. J'ai le courage. La vie. J'offre mes mains. Le travail d'un artisan donnera de la mémoire au temps. La chance aura la rage d'un printemps. J'aurai mon content.

## SANS HEURE

L'éternité ne compte pas. Le temps s'arrête. Une minorité prétend commander la majorité. Nous les laissons croire. Nous n'avons pas le temps pour la poussière. Nous vivons avec tout ce qui reste. La vie a de beaux gestes. La vie est magnanime. Nous pouvons être amants tout le temps. L'amour ne s'ennuie jamais. La liberté est infidèle.

Laissons tomber le ménage. Les problèmes domestiques doivent être simplifiés en regardant l'essentiel. Nous n'avons pas la chance que nous voudrions. Jouons aux anges devant les gardiens. Soyons lâches entre les rondes. Le jour se refait pour voir. La nuit nous voyons. Qui garde la paix en son cœur.

Qui de guerre lasse laisse aller la misère dans le tombeau de l'oubli. Nous ne verrons pas la fin de toute notre faim. Nos soucis paraissent des montagnes. Et nos paroles coulent dans le lit desséché de nos torrents de larmes. Ô, nos mères esseulées; Ô, nos pères exilés, qui de nous ne vous connaît pas ?

Qui a encore de la poudre d'ancêtre dans son intelligence ? Qui a encore l'enfant en lui pour brimer l'injuste sort des abandons ? Je suis celui de mes larmes. Je suis l'idiot qui crie sans voix contre l'innommable. Le rire me reste lorsque les discours répandent la peste pudibonde des pingres.

## POÈME MUET

Qui n'a pas retenu les heures les a gravées dans son corps. Et l'intelligence en essayant de fuir rappelle les sirènes de l'enfermement pour l'humiliation. Les suppliciés acceptent leur sort pour vaincre la douleur. Mais le cœur refuse toute aumône sacrifiée. La vie, la vie résiste jusqu'à la dernière goutte essaye encore de chanter.

Je vous donne mes parents pour confondre la tyrannie qui exerce sa pitié au champ de croix. Je vous donne le sang pour confondre votre ignorance volontaire et votre ignorance reste la preuve donnée à la force. Vous vous nourrirez d'inconscience et pour oublier votre déchéance vous jouerez vos dates de naissance à la barbarie.

Vous du savoir gardez bien le fanal. Les distractions seront l'occupation à la paresse volontaire. Ne pas penser le jeu préféré du succès des troupeaux à l'heure du bourreau, Une douleur effacée efface vos médiocres valeurs et vous laisse acheter au prix de l'or le remord indolore. Courez à la bourse miser votre lâcheté la violence légalisée.

Qui me regarde sans envie sourit à mon âme chagrinée par les absences des miens rappelés. Que mes enfants sentent leur père trop souvent solitaire par l'habitude de changer de nom. Que mes femmes prient pour mon retour à la rivière de l'amour. Que mes amis me pardonnent mon éloignement forcé par l'errance de l'orphelin.

# L'ERRANCE

Nous réapprenons l'errance des premiers vagabonds, la flânerie du nomade.

Avec, pour seule frontière, le ciel, où on irait, peut-être. Alors, si nous ne voulons plus nous sentir seul dans la multitude, l'étreinte est seul devoir d'hospitalité dans les mondes caducs des servitudes. Le migrant salue l'amour s'il ne veut être emporté par la vague. L'identité n'est plus qu'une police qui tue. L'humain n'a qu'une main pour joindre l'humanité. N'est en péril que la clôture des cultures, la laideur des murs, le visage chafouin de la morale.





Nizar Ali BADR sculpteur

نزار علي بدر

Il pleut des cendres  
Il neige du sang  
Triste ma chambre  
Pauvre le vent

J'allai à l'école  
La guerre est venue  
La paix est partie  
Je suis seul

Ma maison  
Ce ne sont pas ces ruines  
Où souffrent mes pieds  
Où mon cœur s'est noyé

Quand sera-t-il quand  
Pourquoi pourquoi  
Rien ne bouge  
Pas même mes lèvres

Mon maître a disparu  
J'ai peur de me perdre  
Où est ma ville  
Où est tout



photographie d'Adrien Vautier

Si tu mets ta main au feu  
Tu te brûleras  
Alors ne dis pas  
Que tu es supérieur  
Aux autres

Je retourne sur la place  
C'est là ma place  
C'est là où passe  
La vie  
Mon amour

J'ai coupé internet  
Jeté les journaux  
Donné ma télé  
Je reste branché  
Sur le fil de la vie



Comme l'oiseau  
De la branche des arbres  
Au milieu de l'Univers  
Mon pays la Terre  
Mon contentement

Loin du virtuel  
Avec mes ailes  
Je n'aime qu'elle  
Ma vie belle  
Et tous les siens

Pas besoin de rien  
Pour aimer  
Pas besoin de lien  
Pour être attaché  
Corps et âme

*poème de Pierre Marcel Montmory trouveur*

# DE CITÉ EN CITÉ

*Et j'ai marché  
Au goût du vent  
Les pluies mouillaient  
Mes désespérances*

Lundi

De citation en citation  
On tourne autour des statues  
Sans remuer les pierres de la rue  
Chante l'antienne vocation

Mardi

Quelles propres paroles  
Conjurent la mort  
Oraison personnelle  
Gardienne de lumière

Mercredi

L'art bourgeois est repu  
Du sang des exploités  
Et l'art des opprimés  
Représente les plus nus

Jeudi

Tu as toi comme ami  
Et tu as moi  
Nous sommes nombreux  
Tous les deux

Vendredi

Mes mots ne citent personne.  
Reconnaître le cadeau  
Pourquoi recevoir  
Le cœur de l'offrande

Samedi

Chante pour chanter  
Aime pour aimer  
Comme les pierres  
Les chemins de traverse

Dimanche

Au début s'essayer  
Et ne pas rester  
À la porte de l'aventure  
L'œuvre à la fin

Congé

Vis les vacances  
Paresse bien occupée  
Réjouis tes maîtresses  
Gagne pour jouer

Adieux

Au diable l'impôt  
Dépense tes pensées  
Orgasmes estimés  
Par des oiseaux

Prolongations

Et les amis embrassés  
Ne desserre pas les dents  
Ils vont t'enrager  
Pour la suite du chant

Idéation (final)

Si tu es dieu  
Tu es tout  
Et même les fous  
S'en trouvent mieux



## **Quand je rejoindrai les étoiles**

Je verrai si tu es là-haut

Quand mon cœur mettra les voiles

Pour toi je me ferai beau

Un livre qui ne parle de rien

N'est que papier et encre

L'esclave d'un chien

Qui a la peur au ventre

Les salons de la littérature

Habités par toutes les ratures

Sont fermés à double tour sur la rue

Car les génies ont la bouche qui pue

Le peuple est dans les livres du vent

Qui voudrait de rien faire de l'argent

Se place à l'avant sur les navires

Et laisse à l'arrière ceux qui chavirent

Le peuple a faim ne sait pas lire

Qui lui apprendra par la parole

Que l'envie de gloire joue un rôle

La comédie tragique du pire

Les chiens dressés font des différences

Ils ont un collier et la pitance

Entre affamés pas de différence

Les jeuneurs ont droit à la potence

Quand je rejoindrai les étoiles

Je verrai si tu es là-haut

Quand mon cœur mettra les voiles

Pour toi je me ferai beau



Nizar  
Ali  
BADR  
sculpteur

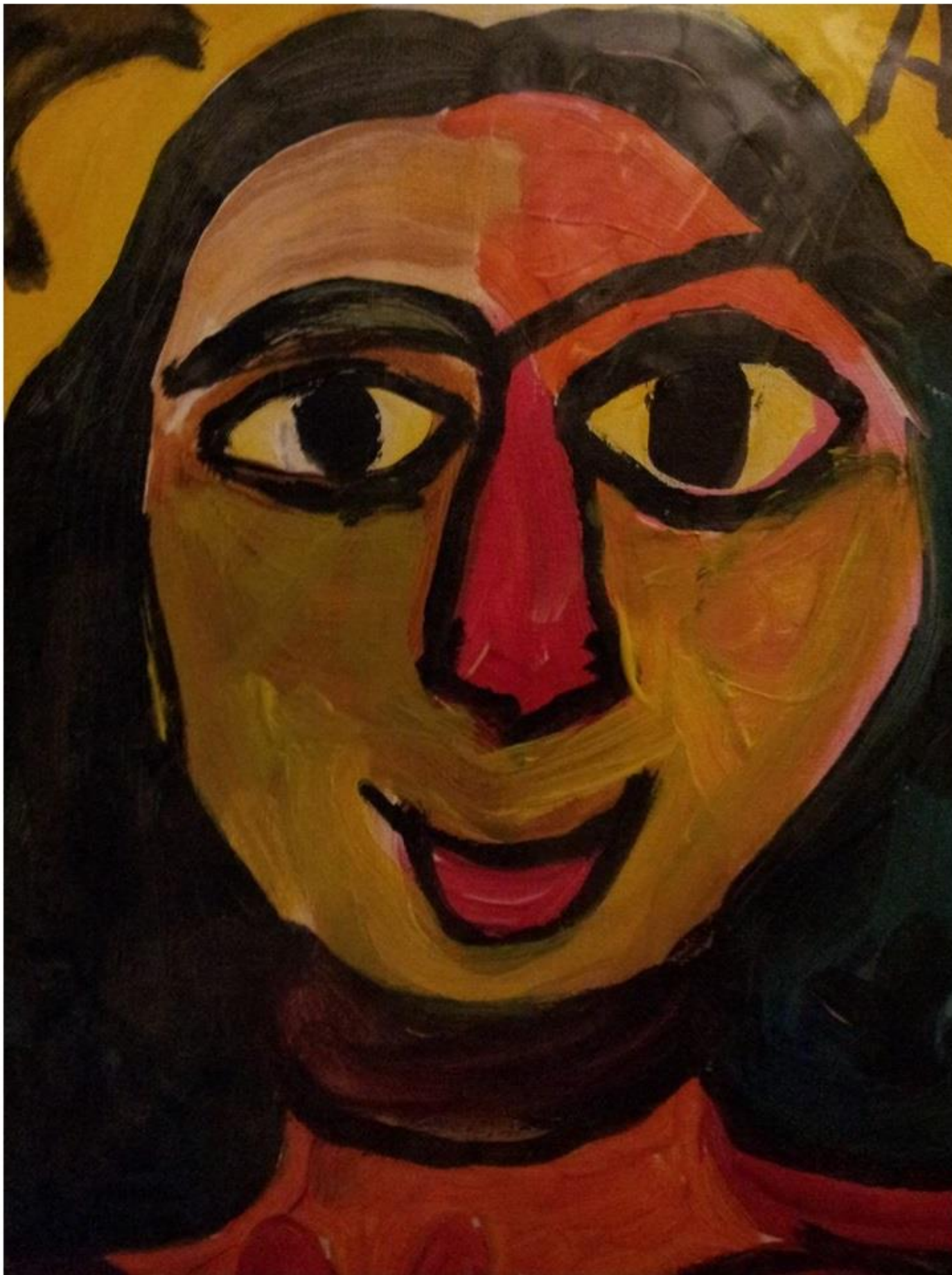


tableau de  
Jaber  
AL  
Mahjoub



## ÉLÉAZAR ENFANT DE PARIS

Mohammed, l'enfant de Marie, est né à Aubervilliers. Son père Moïse était chiffonnier rue du Sentier à Paris. J'ai connu mon ami sur le carreau des Halles où il travaillait comme porteur. Il m'avait pris avec lui un jour où je renaudais avec ma faim. J'étais un petit gavroche avec des trous plein les poches. Pour manger j'ai pu trimer au lieu de voler. Je quêtais un salaire pour ma pitance et le prix d'un lit chez un marchand de sommeil.

La mère de Mohammed était gentille, elle m'appelait par mon nom et disait que j'étais son « petit parigot ». Marie, la belle Marie, je me disais, amoureux je m'imaginais. Elle était câline et son fils était fier d'être aimé par elle. Le père Moïse était brave, il avait toujours dans ses poches quelque friandise pour nous régaler.

Cette famille d'accueil logeait dans une petite pièce sous un toit de la rue du Sentier. Moi, je créchais dans un hôtel borgne et pis des fois je dormais sur des cageots pour économiser. La vie était belle. Paris grand et j'étais même prétendant au nom d'Éléazar. Des habitants m'avaient ramassé sur le carreau, enveloppé dans un maillot où une main habile avait brodé un nom, celui qu'on m'a collé.

Éléazar, c'est moi. Ailé, le hasard ! Le hasard ailé. Le hasard s'en était mêlé ! Je n'ai eu qu'à tirer sur le fil, et ma vie a défilé comme celle d'un piaf dans le ciel gris des jours qui semblent éternels quand on oublie de compter le temps au cadran des horloges. Oiseau, j'étais venu pour chanter, et je n'ai privé presque personne de mes dons d'aimer pour aimer.

Et j'ai chanté tout mon saoul et la joie fut mon ivresse.

Mohammed mon copain m'a évité de faire des conneries dont j'étais tenté à force de serrer les dents sur mon ventre cousu par la famine et ma tête cabossée par les taloches de l'abandon. C'est dur de voir les autres manger quand on a faim. C'est trop dur de ne pas s'aimer. Et Mohammed m'a appris à ne pas perdre estime de moi-même. Il faut bien s'aimer pour ne pas se perdre en chemin.

La faim est mauvaise conseillère. Le beau travail donne le bon goût au pain. Voilà comment j'ai affranchi l'orphelin de mon cœur. J'aurai travaillé pour vivre et j'aurai vécu pour donner. Ma chanson cousue sur mesure s'offre en quatrains comme les poèmes du jour avec le pain du matin. Je porte mon bonheur à la santé des bohémiens. La bohème des miens aura été de toutes les charrettes des gens biens.

Je n'aurai rien pu laisser à ceux qui ont de la haine à lever la main.

*Pierre Marcel Montmory trouveur*



# LE MORT ET LA VAGUE

.1.

LE MORT a repoussé les limites et a incarné la Vague. Mort sans assistance au suicide. Le plus illustre des artistes ne part pas seul. A l'instar des morts exceptionnels, il emporte avec lui rien qui s'arrache à la conscience collective.

La perte de tous les temps, avec la mémoire d'une amplitude et d'une influence jamais atteintes. La personne en l'image de la Vague qui ne cesse de rouler. Symbole vivant tant qu'il l'était encore, dans le grand livre d'heures des illusions.

Né avec le réel dans le désastre incarné passionnément, violemment, douloureusement comme la Vague. L'étendard du mouvement aux quatre coins, un exemple était né.

Artiste, inventeur, génie enragé, donneur et encaisseur de coups, adulé et honni, aussi haut, sur une croix, torturé du désarroi gravé dans le marbre.

Un seul fil aura suffi le hisser à cette hauteur. A bout de souffle, un coup de tonnerre dans l'Histoire.

Le récit banal d'un jeune amoureux d'une étudiante qui rêve de l'impossible, la fille préfère s'occuper du possible. Elle le trahit, il est abattu par la police. Il considère en mourant que c'est « dégueulasse ».

L'essentiel est ailleurs : dans l'impression de liberté, dans l'allure fière, d'un chemin bricolé et inspiré; raffiné.

Le Mort inaugural de la Vague invente la forme de l'esprit du mouvement, parce qu'il célèbre cette connaissance de grâce précaire dans le parcours de la révolution permanente.

L'affaire a commencé très tôt, au sein même du cercle humain.

Ce rejeton traverse les horreurs.

C'est que le jeune solitaire s'est trouvé des compagnons proclamant leur amour d'enfants éternels révoltés en quête de liberté choisie.

La révolution permanente, l'incontestable Vague, le feu sacré, dangereux comme la peur, l'explosion du génie et la tentation de la terre brûlée, du rêve collectif et de la solitude.

Du destin furieux et amer, de l'utopie et du doute.

L'histoire d'un humain en rupture permanente.

L'œuvre, insolente de talent.

L'art d'aujourd'hui, l'éloge d'un poète.

En majesté.

Point.

.2.

Alors, l'enquêteur documenté de l'inhumanité, le compagnon critique, l'annonceur ironique, encourage. Voilà qui motive la révolte du réalisateur anonyme et d'inspiration provisoire dans le mouvement de la parole des artistes ouvriers.

L'échec radicalise, incite le réalisateur à refuser l'industrie. Tout révolutionnaire créé dans le cercle de la résistance intelligente.

La liberté d'être libre pour la désobéissance, mais la liberté s'apprend.

En attendant la sagesse, il y a l'échec révolutionnaire et la sortie du maquis.

Tout va bien - en grève, le deuil de l'utopie; mais en aucun cas le renoncement - au goût de l'expérimentation. S'équiper d'un véritable laboratoire, s'intéresser en pionnier aux possibilités plastiques et critiques, et tenter de prendre à revers l'information, l'ancien et le nouveau.

Sauve qui tu peux. Des personnes cherchent confusément à s'échapper d'une impasse, d'un cercle mortifère.

Beauté, respire une harmonie nouvelle, intranquille.

Célébrer la splendeur du monde, les corps vibrants à l'art tout entier, de plus en plus seul.

La vraie vedette de ce mort, celle qui l'accompagne dans sa vie, sa pensée et son art, se nomme partenaire fougueuse et juvénile.

Au dernier acte, alors que le mort, fidèle compagnon, se rapproche insensiblement, l'impression n'en demeure pas moins d'un homme digne, d'un humain de plus en plus seul, et de plus en plus fort.

Un grand essai de noblesse, où, rien de sa vie, de son œuvre, pas même la fiction, n'est étranger à cet acte, au sens où l'art y est privilégié.

La grande figure du retour, depuis son enfance.

L'autoportrait intime d'un rejeton dans le dévoilement de soi.

L'humain hérissé de fulgurances et pétri d'une érudition folle, grande puissance hypnotique veillant sur des fantômes, comme l'ultime chapitre de l'histoire.

Le miracle consistant, ici, en citations qui portent aussi l'idée de la mort de l'idée elle-même, telle qu'une certaine humanité l'aura portée.

La conscience sépulcrale de sa propre disparition et, sans doute, d'une transmission filiale jamais advenue. Une trame fantomatique à la conscience mortifiée du monde, le point aveugle de la pensée.

.3.

Plus que jamais, la vie ne s'ouvre qu'à ceux qui consentent s'y abandonner.

Les attentes du peuple ont été déçues.

L'artiste de la haute culture démocratique bourgeoise et populiste - qui déteste tout le monde, l'artiste est si triste, si fier et si seul, qu'il est en deuil de lui-même, son propre et unique compagnon.

L'art devient faux par lux et cupidité

Sans ascendance, sans descendance, ainsi il sera la terre brûlée de sa vie : rejeton de ses œuvres, identifié à cet art total, la mort, dont il est écrit qu'à défaut de sauver le monde avec lui, l'artiste filme le testament de l'art en même temps que le sien propre. Est-ce à dire que l'art est mort avec les faux artistes ? Bien sûr que non, mais une certaine histoire.

A bout de souffle, le mort trahi n'empêcha nullement l'être humain, comme tout grand mélancolique, d'être le plus vivant des poètes.



© jocelyn womba - Tous Droits Réservés

# L'ÉCUMOIRE

- Livret d'un oratorio –

*« L'esprit humain a cela du scorpion  
Qu'il peut s'enfoncer le scalpel de sa queue  
courbe, et, si le venin se met dans la plaie,  
c'est bien ça qu'on appelle penser, non ? Si ».*

*Boris Vian*

AUX COMMISSURES DE L'ESPRIT,  
Jaillit l'écriture.

LES PRÉSENTES ÉCLABOUSSURES  
Sont le fruit de mon délire  
Pendant une trêve de ma vie

ICI OU AILLEURS  
Cela n'a pas d'importance.

*Je dédie ce long poème  
À personne  
À tous  
Et à chacun.*

# SIMPLE INADVERTANCE

J'ai débusqué une âme  
Dans un espace vert  
Avec ses épines bariolées

J'ai trouvé du sable  
Dans un corps désemparé  
Par des rougeurs sombres

J'ai embrassé ma tendre amie  
Dans le vent bleuâtre  
Un soir d'équivoque

Et j'ai flirté avec une ronce  
Me flagellant de ses fleurs  
rouges  
Rouges au sang vert

Puis j'ai brossé ce tableau  
Dans un cadre élastique  
Qui se tend sous le ciel

Alors j'ai déchiré quelques mots  
Pour voir leur sang noir couler  
Sous la flamme de mes dents

Et mon délire se fit rire



## JUSTE AVANT LA NUIT

IL PRÉCIPITE SA MÉMOIRE  
CONTRE LES PAROIS ARIDES DU SILENCE  
JUSTE AVANT LE NOIR  
IL SUICIDE SA PERSONNE  
SON OMBRE MAJUSCULE  
JUSTE AVANT LA LUNE  
IL S'HABILLE DE TÉNÈBRES  
BRISE SA MAIN GELÉE  
LE MARBRE DE SON CRÂNE  
JUSTE AVANT ET BIENTÔT  
LES MURS TRANSPIRENT DE FROID  
UN BROUILLARD DENSE ET TRANSLUCIDE  
S'ÉCHAPPE DE SON CERVEAU  
PLUS QUE L'ÂPRE SAVEUR  
UNE LUNE FROIDE COUCHÉE  
SUR LE SABLE  
LE VENT DANS LA TEMPÊTE  
LA TEMPÊTE DANS LA MER  
CES TENTATULES D'ÉCUME  
L'APPRIVOISENT  
VERS CET ÉTERNEL ÉCHAPATOIRE  
IL NAGE PARMIS LES CENDRES  
LA BRULÛRE DU VENT CONSOME  
LES VAGUES GÉANTES  
ET UNE MUSIQUE LOINTAINE VIENT  
DE LA MER  
IL COMMUNIQUE  
AVEC UN AUTRE AU-DELÀ  
DANS L'ÉVANOUISSEMENT DU TEMPS  
IL CHERCHE D'AUTRES SOLEILS  
SEULES LES ÉTOILES VACILLEN  
DANS LE CRÉPUSCULE DIVAGANT

Je cherchais la rime de l'infini,  
Une route qui s'effile,  
(Une ligne de vie au creux d'une main creuse)  
Sur ce chemin d'Éole, apparaissait  
La civilisation cousue d'ordinaire et de fil blanc;  
Elle était verte encore mais les murs étaient  
d'orbe.  
Dans cette démesure spectaculaire,  
Des hommes peuvent vivre.  
Quelque-chose qui ressemble étrangement aux  
saisons semble veiller sereinement.  
Dans cet échiquier de fourmis au faciès ridicule  
la partie devient intolérable.  
J'aperçus le sourire maculé de mes dents;  
La farce stupide des rêves de cloportes.

---

Des mains d'étrangle saisissent mon cri  
d'éjacule  
Une toison de feu viole mon souffle d'étain  
L'envoûtement spectral égorge ma voix d'herbe  
Je suis nu face au soudain éblouissant

---

Au-dessus du monde un nuage se colle  
La nuit cesse de pondre ses angoisses  
pistache  
Un blanc de clarté jaunit les clics  
Le vent fume l'ordinaire

---

Une main d'ouverture se glisse dans votre cou  
Elle suit l'arête finale  
Votre invisible queue de saurien se pulvérise en  
rouille. Il est encore temps d'obéir aux lois du  
scorpion maléfique

Une Lune d'ellébore se place dans  
le ciel, se rive aux étoiles  
Un orgue d'Aphrodite musique des  
verges pointues  
Des icônes en transparence de  
ciel vierge coulissent sur le regard  
Et des pieds d'esthètes s'enivrent  
de fantasmes

---

Cela se passait en l'An Veuf de  
huit lunes fictives, dans une  
déchirure du ciel;  
L'ordinaire venait de passer.  
Cette fière apparence n'avait point  
survécu.  
Le Vert devenait Bleu, le Rouge se  
collait au sang.

---

Une main aux ongles griffes  
égorgea  
Le singe noir des temps venait de  
mourir  
La première lune kaléidoscopique  
commençait  
L'apogée du futur s'édifiait dans la  
secousse de l'infini  
Une pupille dilatatrice  
démessurément variable  
Quelques arbres sur l'écliptique  
Se penchent étrangement  
Et la Lune est bizarrement propre  
Sous son fard d'encaustique

Un météore de vie souleva le ciel  
Un vol d'hystérie anima l'Humanité  
Un troisième œil épiait sur l'horizon  
L'ombre des songes communiait  
avec l'esprit.

Le cauchemar dégueulait des  
abîmes prospères  
La nuit est brume  
Le soleil étouffe  
Des orgueils de flammes  
cliquettent en mesure  
La voûte d'étain se fait bronze

---

Le temps patientait à l'heure des  
hommes aveugles et nus  
Les soupirs s'aiguisaient en  
silence

Le cheval-tempête reniflait ses  
milles atmosphères  
Le vide demeurait vide  
Le calice des vents  
bruissait sur des idems  
Le ciel livide les effleurait au  
passage  
La tête du monde se mordait la  
queue

L'écume des nuits rongait l'ennui  
Dans l'abîme phosphorescent  
Le sol tremble un peu  
Sous le bruit de pieds qui courent  
Sur l'humus moite et gluant  
Des hommes entrent en transe

---

Un homme jetait un œil  
Mais d'où venait ce vent  
Qui tournait ces pages en recueil  
Quelque-part dans un semblant  
Une musique cristallisait un regard  
Mais d'où venait cette danse folle  
Qui tourbillonnait sur ces yeux fous

---

Et cet autre qui est là  
Est-ce mon ombre qui se confond  
Est-ce un rêve venu de mes flots  
C'est peut-être un oiseau tue-tête

---

Et cette lueur fluorescente dans la  
nuit  
Que fait-elle en italique  
Et cette clarté opaque  
Sur mes joues creuses  
Baiser de lumière

---

Et ces perles de vie  
Sur ces doigts de suspens  
Qui s'accrochent pareilles aux  
étoiles

---

Il est nuit  
Et quelques soleils s'étirent en  
rayons  
Dans un bruit d'étincelles  
Où une chaleur oisive flotte en  
anneau

---

Le feu se fait de sang  
L'eau se met à pleuvoir  
La terre se met à boire  
L'air se fait vent

Et la nuit  
Est angoisse  
Et le jour  
Devient poisse  
Et la Lune  
Est morte  
Et le Soleil  
Est joie

---

Et cette pucelle de vie sera  
féconde  
Et l'on créera encore une Joconde  
On s'appellera des hommes  
Notre gloire sera d'atomes  
Et la mort  
Sera  
Notre perte

---

Si Dieu existe  
Qu'Il vienne  
Nous lui casserons la gueule  
Notre vie n'est  
Pas la sienne  
Ne restons pas veules

---

Ce n'est rien  
Que le vent  
Qui claque ses armoires  
antiques  
Ce n'est rien  
Que le temps  
Qui bricole le verbe

Ce n'est rien  
Que le passé qui court

---

Ce n'est rien que le café qui passe

---

## D'ORBE ET DÉJÀ

L'Écumoire du présent se  
rétrécissait en un vide épineux.

Cet Arbre de plénitude qui  
foisonnait en branches de suc  
d'automne, laissait apparaître ses  
fleurs végétales.

Cet humus de l'ordinaire faisait  
la transparence d'une vitalité  
lucide.

L'angoisse piétinante n'existait  
plus; un œil blanc coulait à pic sur  
une pente dérisoire.

Les gestes faisaient la soif de  
l'âme; la parure du joueur devenait  
esprit.

L'habitude devenait la raison du  
spectateur occasionnel.

Quelque-chose trottait dans ma  
tête : certainement cet alcool de  
métal que j'avais dû boire en  
dormant.

La bouteille du vice était vide.  
Mon exutoire jouait en soliste,  
ses emphases criaient des notes.

Mon appétit désinvolte amusait  
les rires.

Mes étoffes se bariolaient en  
silence, mes veines se tâchaient  
d'encres acides.

Ma voix transpirait des gouttes de  
jazz, mon haleine contrebassiste  
s'habillait de rythmes fols.

---

Quand la mer surgit en mesure  
d'acrobate, il ne restait plus que  
l'écume de mes spasmes de vie.

La Terre oscillait dans les vagues  
brumeuses que poussent les jours  
d'Alceste.

---

L'orge était grise  
Les fleurs paraissaient bleues  
Les pierres corrodait le fer  
Les arbres pillaient l'azur  
Les gazons insalubres devenaient  
jungle

Les moineaux souriaient  
Je cherchais une dernière parure  
pour que l'on me laisse le loisir  
d'un dernier regard sur les heures  
de mon temps.

Je voulais souffler encore sur la  
lumière  
qui pense les jours de joie.

Sans doute aurais-je chanté  
mais la solitude bloquait ma voix.

Si je parlais aux gens, leurs visages se mêlaient à mes brumes.

Je sonnais comme la cloche un soir d'usine où le ciel n'a pas d'importance.

Je n'étais plus ivre comme avant, et mes gestes n'ombrageaient plus ma rue qui tournait dorénavant dans le vide.

Je tâchais d'arracher les angoisses au pavé de ma tête; des arbres de folie y poussaient déjà.

Du cœur, coulaient des laves de sueur qui s'exténuèrent en brouillard, recouvrant étrangement mon corps, mes yeux émiettaient un paysage flou et sans couleur.

Le temps n'avait plus cours, les choses transpiraient le devenir.

Cette nuit-là – je m'en souviens, j'ai rêvé que le présent était conditionnel.

Lorsque je me suis éveillé, le jour dérivait à peine.

---

La Terre tournait en silence, Prenait les couleurs sans formes de l'aube.

L'espace divagant se chargeait de lumières,

Des aquarelles bleues et vertes se posaient là par hasard.

Le vent soufflait sur les ombres chancelantes de la nuit : j'escaladais les marches du jour.

Mon pas frôlait à peine le sol riche et humide, ma tête se prenait dans le gibet du ciel.

Le feutre de ma silhouette caressait ces images furtives que Dieu animait comme des marionnettes à fil.

À l'horizon, le monde transpirait des rougeurs métalliques, la Lune était froide au-dessus de l'orbe.

Sur le dernier rivage du monde, une ville précédait le néant.

---

Je marchais à présent dans la seule rue se perdant aux confins de la ville.

Je regardais ses murs du côté du couchant, là, tout droit devant moi vers cet inconnu mortel, il semblait qu'une immense créature avait marché là et, qu'elle avait transformé le paysage en un immense écumeoire, où sonnaient des cuivres et des cristaux de métal invisibles.

Les murs n'apparaissaient jamais à mon regard d'étranger.

La silhouette des arbres penchait extraordinaire sur la voûte céleste; c'étaient des remparts d'argile qu'une main d'enfant avait modelés pour jouer avec les ombres.

Je me trouvais dans un paradis étrange où les fleurs poussaient sans tige, à l'envers du ciel; où les arbres n'avaient que leurs branches pour s'accrocher à la vie.

Des maisons vivantes, bizarrement construites, vertige de l'enfer où les clics rouillaient en silence, où, sous l'aile d'un démon, le vice rongait des ectoplasmes charnels.

Des choses étranges tourbillonnaient dans ma tête.

Des terres jaillissaient des cris de souffrance, poussaient des gerbes de sacrifices.

Les arbres foisonnaient d'imposture.

Les fleurs hurlaient quand, des mains gantées de blanc venaient les violer.

---

Une crue de honte monta alors des fleuves de poussière et inonda la Cité.

**FIN**

# RÉCIT DÉDIÉ À LA MORT

1

Mao Tsé-Toung venait de mourir; une des grandes figures de notre époque marquée par les luttes libératrices et les transformations révolutionnaires.

La pluie d'automne laissait ses gouttes froides sur les trottoirs. Les reflets des voitures étoilaient la ville, et, la jungle des arbres s'allongeait en rampant sur les quais des rues.

Elle était nue sous sa veste de fourrure posée sur une robe violette qui, poussée par le courant d'air de la porte transparente, attirait vers moi toute la légèreté de son corps.

Déjà je la désirais.

Qu'est-ce que tu fais en ce moment ? J'écris un livre. Sur quoi ? Sur toi !

Ce mensonge, devant elle, sortait de mon ventre.

Elle regardait loin, ne posait son regard sur aucun des incidents qui survenaient. Ses questions restaient en fuite, dans l'air de ses mouvements.

Nous décidâmes d'aller nous promener. Pour marcher dans le boulevard de Saint Germain, nous perdre dans le vent de la frivolité parisienne, jusqu'aux quais près de le Seine – où nous échangeions si souvent nos corps; éblouis par les eaux de la cité.

Je suis passé devant 68 avec mon désir. J'ai aimé ce soir mêlé au mien. J'ai haï la nuit.

J'ai perdu la schizophrénie noire de ses yeux; sur son ventre j'ai mis les mains et j'ai craché à son visage. J'ai dit son nom pour ouvrir la tombe et j'ai jeté dans la crique l'ordure de ses cris. Haletant, la bouche saignait de mes morsures, j'étais battu par la corde lasse, et crachais encore.

La lumière me battait, j'arrachais les yeux des morts pour les donner aux bourreaux qui mangent.

Derrière le mur, devant le mur. Abattu. J'ai fait la nuit, j'ai fait le jour. Pour toi enfin mon amour.

Le cri des lâches s'est jeté sur moi, la tête légère et droite prise entre leurs bras minuscules j'ai vu la porte de l'enfer.

J'ai donné la journée Sainte aux pauvres contre tous les désordres. J'ai calculé les siècles et ordonné les machines pour tous les alcools.

J'ai juré la justice et j'ai brûlé mon œil pour voir Sodome. Pour toi enfin mon amour j'ai rêvé la bête immonde. Mais la douleur était là à mon réveil et j'ai vu des cendres dans ton lit.

J'ai fait sauter la cervelle à ce livre. Seul le vent a bougé. Les guérisseurs ont rougi le fer de

la couche pour que surgisse mon âme de trafiquant. Les assassins ont mis mon rêve en flammes. La bataille a été dure. Et j'ai parlé de moi à moi dans le vide de ma nourriture.

Pour parler aux vainqueurs j'ai construit les échecs.

## 2

Son visage a cette pâleur, ce gris de pierre que met l'âge sur les traits des vieillards qui ont beaucoup souffert. Il se déplace lentement, comme s'il connaissait la vanité des gestes inutiles.

Pour parler aux vainqueurs j'ai construit les échecs.

À la pointe du vent j'ai cassé mon corps. Pas l'ombre d'un arbre crucifié sur la pierre, où croît, seule, la mousse.

Mon pied a glissé dans ton lit. J'ai caressé la vague, j'ai embrassé la peau froide de ton corps.

La sueur a coulé une ombre en bronze. Mon sexe trempé par le sable où tu as bu jusqu'à la lie. Le calice reflétant dans l'évidence de tes yeux la ville haute où tu es montée humide de mon foutre, noyée dans tes larmes.

Puis j'ai séché ton corps au soleil de minuit. Et j'ai écrit, je t'ai écrit.

« J'aimerais bien vous connaître et vous donner un autre nom que celui qui nous sépare, un nom où je calque mes habitudes sur les pierres – pierres d'un Paris anonyme aux feux croisés de nos vies qui chavirent. Un bateau comme une ancre.

Immortel forgeron de TOI je serai l'ouvrier qui tombe des fenêtres et qui peint son ombre sur les trottoirs chancelants, et ivre je serai de te

revoir entre deux flaques d'un port. Un port sans marin. Un port étranger qui chercherait des aventures.

J'essaierai de te revoir entre mon play-back et une morne solitude, le froid et l'absence, disais-je, et la morsure de pierre comme le givre sanglant aux matins camarades.

Au sortir du rêve de la mer qui m'a englouti et de la ville en deuil, les marins : je ne suis pas de leur bande.

Flirte avec le temps.

Et je brandi – non – je prends un fusil révolver mitrailleur et bataille avec moi et MOI ».

Et j'ai eu très peur d'écrire devant moi, ce livre. Ce livre mensonge de ma vie, sur mon vécu – personnel ?

La bourgeoisie est morte ou bien je veux sa mort. Mais qu'est-ce que ce rêve.

Non, je n'écris pas un livre, si ce n'est le roman de ma mémoire fertile en images. Ces images se souviennent, elles ne parlent qu'à moi.

Je ne pourrai donc jamais écrire le livre que je désire. Et toi, lecteur, quel est, quels sont tes désirs. Autant de réponses. Ce livre que je n'écrirai jamais, serait-ce ce livre que j'écris ?

### 3

Le venin, frère intime du vitriol, se marie avec l'arsenic, et, procrée des symphonies d'amour... La ronde des orphelins a tressé une muraille où les abeilles amoureuses se suicident par... espoir. Pourquoi s'arrêter à la 1272ème marche de cet escalier ? Les marionnettes ce soir se nomment putains et nous applaudissons.

Nous nous sommes battus trois fois dans ton lit. Mais nous étions noués au gibet de ton

corps. Nous sommes comme des rats au chevet des putains.

Ton cul blond est la cicatrice des douceurs, et, l'or de ta chevelure est la facture du temps. Les vieux meubles ont pourri dans ta piaule et dans la vérité de ta merde j'ai vu noircir le jour.

J'ai dit : «Je n'offre pas de prise à toute cette ordure» comme je disparaissais dans la rue avec une actrice mourante de faim à chaque bras».

Le tango de ton cul s'essouffle à chaque pas. Je danse avec toi, ô idole. Je ferai crever en mesure cette musique qui détale et qu'on croirait qu'elle va faire le couac.

Et moi comme un con je serai au prochain départ ? Qui a sonné ?

### 4

J'ai vu ce que j'aimais au loin s'évanouir.

Quand je suis revenu chez ma solitude, j'ai payé la note de mon absence. Je ne



connaissais pas très bien les règles du jeu et j'ai rejoint le camp des sans rien.

J'ai mis ma perte à profit et j'ai semé le désordre parmi les pions noirs et j'ai baisé la reine et les fous.

J'ai mis à genoux les rois noirs et les rois rouges et j'ai pissé sur leurs visages.

J'ai fait fonctionner les miroirs pour le blasphème. Nous avons donné du pain aux naïfs mais nous avons bu le vin du sépulcre.

Nous avons rompu nos fiançailles avec le Christ, nous avons quitté nos maisons de voleurs. Nous vivons entre quatre murs, et, de notre fenêtre nous voyons notre fenêtre.

Dans la ville aujourd'hui, il n'y a plus que la canaille qu'on appelle chien. Entre les buildings, elle dessine des seins roses qui basculent dans le brouillard des tuyaux d'échappement.

Dans les carrefours trop pleins, les hommes s'étalent comme les affiches avec Coca-Cola ou Renault-Citroën. Mais il y a aussi les filles humides qui ondulent dans la rue à nausée.

Et on se risque à monter les escaliers de service qui croulent sous l'œil violet des tenancières. Chaque pas pressé dans les avenues est un duel avec nous-mêmes.

La couche humide de la pluie à tabac fait reluire les vieilles fritures. Le luxe des salles de cinéma aux multiples écrans de dollars craque sous l'ancienne monnaie. Les grands chapeaux de la bourse, ivres, ont mis la République à l'asile des Monts de Piété.

La monnaie change et l'on change la monnaie.

Les écoles sont des jardins nucléaires où les hommes-enfants font et défont les décibels. La

ville est une poubelle de bruits où ceux qui vont  
naître engendrent déjà.

Et dans un rayon de soleil prescrit par le ciel,  
qu'on ne voit plus à force de regarder devant  
soi, les anciens maîtres parlent à livres ouverts.  
Sur la place de la Bastoche, des bulldozers tous  
neufs font la ronde des vingt-quatre heures.

Dans les tiroirs des cités en béton, des  
chômeurs battus par l'alcool boivent encore,  
d'autres courent dans la cohue des cités de  
verre, d'autres, malades de rien, se laissent  
glisser contre les murs. Les églises répètent  
sans fin, la fin.

C'est à la matinale que les sirènes du métro  
réveillent le contrôleur du jour; quand s'éteint le  
feu pâle des fenêtres, le feu des flics prend  
flamme. Et c'est la nuit avant la nuit.

Cette nuit tellement noire que mon cœur ne  
bat plus dans sa cage en moi refermée.

Les portes de la nuit se sont tues, aucune  
d'elles n'a claqué dans le gueuloir des radios qui  
ne laissent aucun repos. Le monde va comme  
un cavalier solitaire sur le cheval solitaire de  
mon stylo bleu.

L'explication de tout est dans les images  
défendues qui cognent inlassablement à mes  
tempes. Mon visage devenu vieux à mes yeux  
se rétrécit entre les mèches pauvres de ma  
chevelure d'agitateur.

Je suis affamé du soir, je suis mort de la soif  
de voir enfin le jour. La clarté de l'esprit devenue  
corps comme un œil ébloui qui dort. Je suis  
l'homme qui n'a rien mais ces murs  
m'apprennent à rire, comme l'eau forte sur la  
droite rive ravage encore tout ce qui n'est rien.

## 7

Rêve, rêve au fond de moi.

Tu es le poisson bleu dans le ventre de la mer. Tu es la belle du corail de l'hiver et je chante sous le charme de ton pas. Et l'homme fatigué dort dans tes bras de coton; tu es ma négresse et tu joues pour moi de l'or et tu jouis dans moi jusque dehors, la tempête où la pluie se bat dans une guerre génocide.

Tu es plus forte que l'amour et plus douce que toutes les drogues, tu es la musique de tout ce qui est sacré : la mémoire et le temps, le ventre de la mère quand elle accouche de l'Enfer où je suis accoudé comme au comptoir des siècles millionnaires.

L'Enfer est au milieu de l'heure de la mort qui me caresse le regard et, quand je regarde loin derrière le mur, je vois mon âme mutilée, mon visage de démon creusé de rides sanglantes.

La nuit assise dans mon lit m'a donné son baiser acide. Je suis un orgue solitaire et je joue barbarie comme au temple de Cardin.

Je parle (en enfer) avec des mots de passe dactylographiés par la sentinelle chargée de mon suicide.

Mais comment crier, CRIER ?

Comment ne pas gémir ?

## 8

J'ai tranché le cordon ombilical qui m'attachait à mes camarades de jeux. Je suis devenu une bête sourde pour fuir avec un homme qui ressemblait au mien.

Soleil (de l'enfer), tu as brûlé mes racines et me voilà recherché dans le fond des cocktails ! Soleil, de toutes les peaux rouges, la mienne est meilleure si je déserte la fiction des destinées.

J'ai mis ma gueule à contribution mais j'ai quitté pour toujours ce pays d'infâmes et d'escrocs.

*Honneur au simple  
Qui au pied de l'Olympe  
Arrête son âne  
Pour écouter la voix profane*

# LA CABANE

La Cabane est le lieu le plus intime de l'intelligence, ornée de lignes du présent de ses odes accrochées sur ses murs.

La chanson d'une époque où le génie du poète se range derrière la prééminence de l'Humanité.

Cette société voyait le poète comme l'oracle, le guide en temps de paix, mais aussi le meneur lorsque la guerre éclatait.

Les poèmes du trouveur commencent souvent par la contemplation d'un lieu abandonné, puis s'ensuit l'évocation du jour de la séparation d'avec la femme aimée et de la résurgence du désespoir qui avait été délaissé.

## LE PATENTEUX

Puisque je ne serai jamais rien,  
Il me reste le trottoir pour  
Offrir au peuple mes trouvailles,  
Je n'ai pas perdu la Terre, moi.

Je n'ai ni nom ni propriété  
Ni médaille à mon veston  
Ni prix ni décoration  
Seulement seul pour exister

Je n'ai pas oublié la Terre, moi.  
Il me suffit de la cultiver  
Avec mes bras et mes pensées  
Chaque jour je refais ma loi

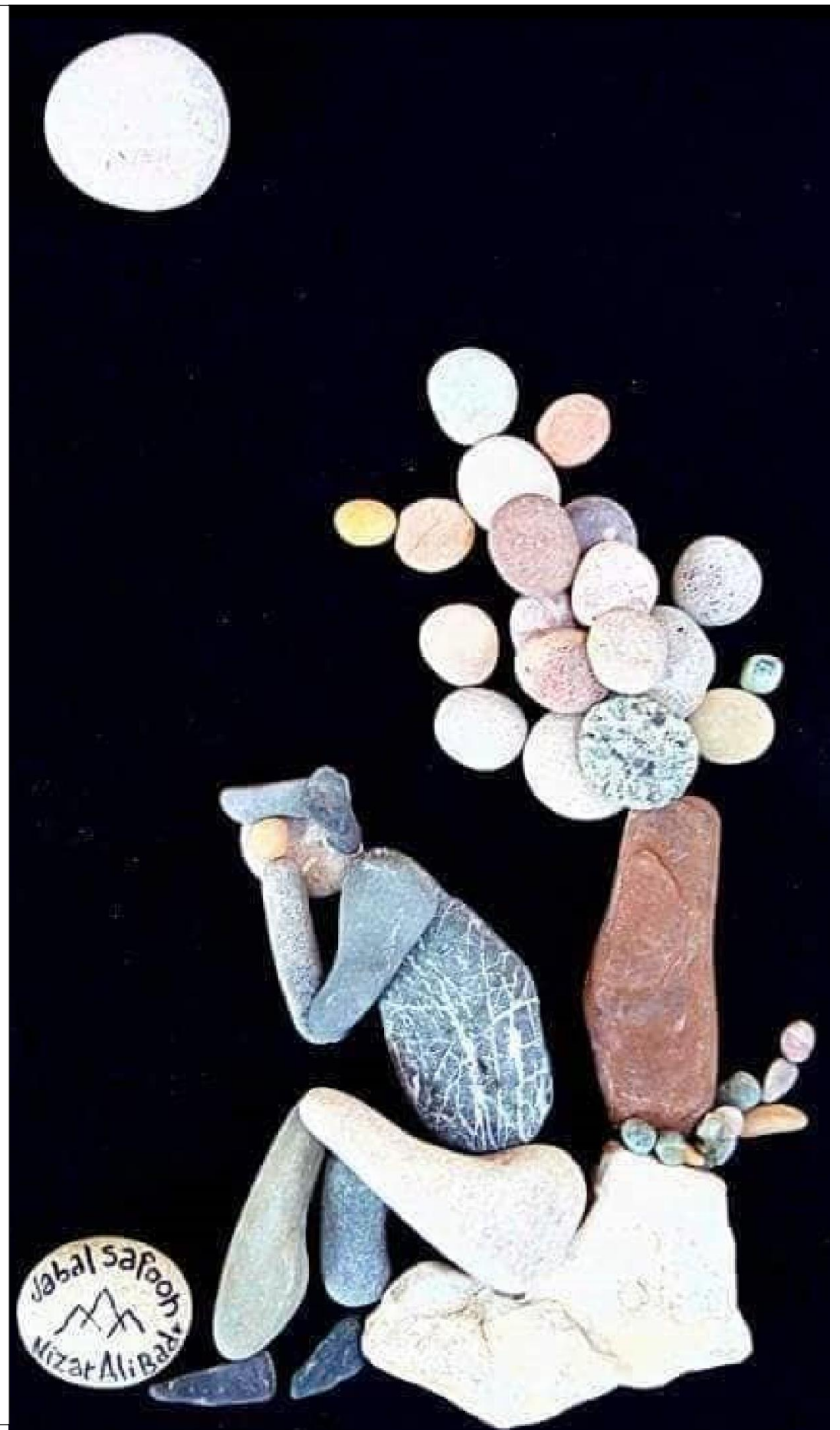
Exilé parmi le monde  
La Terre sous mes pieds  
Le trottoir peut tourner  
Tant j'aurai à dire

Et puis rien à prendre  
Tout à donner  
Je sais comment m'y prendre  
J'ai reçu mon cadeau

J'ignore le porte à porte  
J'arbore la main tendue  
Je ne fais pas la vedette  
N'ai que faire de la pitié

L'art de marchander  
Au musée des faussaires  
Trouve ses employés  
Dans toutes les guerres

Moi j'appartiens à la Terre  
Au ciel des bons vivants  
Je me dois de donner  
Ce que je me dois



# TANT J'IRAI

Tant la nuit sur la Terre  
Pour le jour des étoiles  
Patience douce mère  
Te relève le père

J'irai jusqu'aux barrières  
Je reviendrai à la nuit  
J'aurai pour débarcadère  
Le Soleil grand de minuit

Tant les larmes de la joie  
Pour embrasser ses enfants  
Aime sans foi ni raison  
Ton bonheur sans intérêts

J'irai jusqu'à l'infini  
Je reviendrai la muse  
J'aurai ton bras doux au mien  
Pied solide au chemin

Tant les autres absents au loin  
Pour vouloir mieux qu'espérer  
Travail fruit de tes pensées  
La vie seule est sacrée

J'irai au bout de l'écrit  
Je reviendrai sur mes pas  
J'aurai rempli mon verre  
Main habile sans trembler

Tant les pierres entassées  
Pour une terre battue  
Sur le seuil des tempêtes  
Le vent souffle t'inquiète

J'irai partout où je suis  
Je reviendrai où j'étais  
J'aurai plein ma besace  
Graines de fou carré d'as

Tant de paroles en vol  
Pour des mots de passage  
Disputes et orages  
Le ciel refait visage

J'irai avec mes grôles  
Je reviendrai les pieds nus  
J'aurai creusé rigole  
Sous mon ombre un grand trou

Tant de silences bruyants  
Pour la fuite des bêtes  
La lumière des blés fauchés  
Le pain moisi des guerres

J'irai porter des bleuets  
Je reviendrai à moisson  
J'aurai le cœur travaillant  
La paille sera mon lit

Tant de jours me ressemblant  
Pour aimer davantage  
Mes deux mains dans l'ouvrage  
Le cœur plein de mon chagrin

J'irai chanter ma chanson  
Je reviendrai en enfant  
J'aurai plein de mamans  
Et le rire aux larmes



*Gavroches*

[www.poesielavie.com](http://www.poesielavie.com)

## ULYSSE à PÉNÉLOPE

Je cultive ma paresse curieuse entre terre et ciel. Le drapeau de ma peau flotte dans le vent. Et la pluie monotone m'abreuve de son chant. Quand ce n'est pas les rayons stridents du Soleil où les ombres geignant de la Lune, le chemin va par là où me mènent mes pas reniflant la route. Et je cherche le nez dans l'air des fumées hospitalières, évite les chiens aux aboiements crevés et les serpents déviant les routes.

J'ai quitté le ventre de la mer, chassé par les dragons de l'atmosphère pour chercher un autre refuge à ma faim, une étape dans mon exil obligé, chargé d'un compagnon au cœur lourd mais au cerveau léger. Ce compagnon qui me sert mes habitudes; compagnon qui partage l'incertaine vision de l'avant et de l'après. Quand je me tais pour ne plus entendre ce compagnon attachant, je compte sur l'espérance familière qui comblera mon ennui.

Je vais au remède mais pas sans l'aide d'un ami plus que parfait et que j'aime déjà plus que moi. Qui me soignera de cette santé sacrifiée à la joie quand la peine dans mes souliers n'entre pas, qui, d'un pas léger me tirera par le bout des doigts pour le grand saut au-dessus des ombres du vertige? Une des muses aux neuf vies m'emportera loin de ce compagnon de combat pour une paix chargée d'appâts et de bijoux qui me régaleront jusqu'à l'ultime. Et alors seulement après l'amère défaite, je me

souviendrai de ce compagnon d'équipage pour renaître matelot aux yeux de ta fenêtre. Mon bateau entrera dans ton port et quand je baisserai mes voiles, tu relèveras le tien.

*(Évidemment ce texte cache son secret, c'est une métaphore composée d'une paraphrase et destiné à ceux qui sont dignes de recevoir le secret parce qu'ils sont les fins lecteurs de l'Humanité. Ici, je ne pouvais parler dans le langage du commun car il est des vérités en mouvement qu'on ne peut exposer ni à tout venant, ni au sentiment des foules. La confusion malade des esprits grossiers est toujours prête à détruire ce qu'elle ne comprend pas, par la simple raison que sa raison de masse est la violence comme état sous-jacent son apparente paix. Nous écrivons nos meilleures œuvres pendant les trêves et conjuguons nos verbes pour échapper à la menace permanente de la sédition - contre l'art ou la science, du premier imbécile nommé censeur. Quant au vulgaire littéraire spécialiste de justice inquisitrice et rédhitoire, il trouverait là les moyens pour extorquer des preuves à l'improbable et recommander le châtement exemplaire contre l'auteur de ces mots maladroits qui confondent les poètes déserteurs dans leur irrévérence devant les mausolées des académies et les uniformes),*

Pierre Marcel Montmory - trouveur





**LE PAIN DE L'INJUSTICE**  
Le pain de l'injustice est une pierre dans la fronde de l'humilié.

# LA POÉSIE, POURQUOI FAIRE?

La poésie est la vie en noir et blanc et le rêve en couleurs. La poésie est le silence et les cauchemars bruyants. La source du poème est le sang du vivant et de la Mort. Le poème bafouille incertain ou rêve d'éloquence. Le poème crée le chaos et rend inutile le désir parce que l'Humanité ne peut plus vivre sans lui.

L'état d'esprit poétique est tragique quand il veut et comique quand il peut. Les spécialistes le cataloguent dans leurs bibliothèques où ils traquent les auteurs et les enferment dans l'Enfer des États prisons.

La politique consiste à faire des gens libres des gens dangereux - comme la peur qui réveillerait les fantômes de nos êtres oubliés et de nos corps négligés.

Les politiciens doivent empêcher toute tentative de terreur et de piraterie.

Et cette tentative, les politiciens sont forcés de lui donner des noms : délinquance et voyouterie.

Ils ne nomment pas ici les modernes, les anciens ou les futurs qui sont toujours bons vendeurs.

Les mauvais états d'esprits négatifs et rétifs ne les intéressent pas.

La poésie est par sa nature bonne à rien et mauvaise pour tout.

Les auteurs de poèmes délinquants et de voyouterie visent à détruire la réalité, la religion sacrée de l'État.

La profondeur et la justesse des vues politiques répond du faire semblant des accusés délinquants; et l'exactitude des jugements politiques se défend de la superficialité des souffrances des voyous torturés.

La profondeur de la religion politico-poétique des États est leur complexe d'impuissance lié à la recherche de la jouissance.

Au moment suprême, encore et toujours à atteindre, malgré les manœuvres masturbatoires, les États atteignent seulement à l'éjaculation précoce - qui leur suffit pour le profit immédiat.

Pas de temps pour la curiosité ni les flâneries ni pour les dons gratuits sans promotion de marchandise.

L'architecture unique de la foi Étatique unit ses sujets malgré le vide personnel des individus - en apparence seulement - car quel que soit notre position, pendant le coït anal (l'enculage généralisé des peuples), les États sont réels, en opération, et les fantômes des apostats grimacent. Qu'on les dénonce et déjà leur ombre s'efface comme une trace dans le sable des déserts qui ne se connaissent pas.

Les États refusent la réalité des délinquants. Les fonctionnaires, religieux des États, effacent les chemins des voyous qui voudraient donner un sens à leur mort.

Un seul et unique chemin est tordu autour du poignet de fer du dieu Argent.

La poésie des États est donc un non-conformisme absolu réservé aux nantis dans leur salon. Les fonctionnaires jouent à construire le néant et des enfers en résistant au réel humanitaire. Ils ne sont pas des prolétaires. Ils ont une vision du paradis à l'échelle de l'État. L'heure est à eux-autres nantis, contre le travail, mais au cœur de la machine pour faire des humains des super-robots.

L'heure est venue de l'expansion des États afin de coloniser la poésie en tuant les poètes.



Tableau à la craie sur le trottoir par Vera Bugatti

## LA PAIX S'ACTIVE

Cela ne m'intéresse plus de discuter dans le vide virtuel.

Il ne me reste plus qu'à attendre le jour où les humains se remettront en cercle autour du feu de l'amitié.

Mais il faudra d'abord qu'ils se débarrassent de leur lâcheté d'accepter de se faire gouverner.

Mais il faudra qu'ils cessent d'avoir peur de naître, peur de vivre et peur de mourir.

Un humain pacifique est celui qui préfère mourir plutôt que de devenir un assassin.

Les impuissants de la paix sont des fascistes de tous les ordres qui se terminent en « *isme* ».

Donnons-nous rendez-vous sur des places publiques, dans nos lieux de vie pour parler.

Nous répondons de nous-mêmes et nous sommes ce pourquoi nous travaillons.

Puisque le même projet de paix nous réunit, passons à l'action.

Ne discutons pas avec les élus puisque ceux-ci censés nous représenter faillissent.

Notre projet ne peut être que de nous parler à nous, de quartier en quartier, de seuil en seuil.

Nous ne sommes que des petits tas de sable sous la grande pyramide.

Parlons de notre projet aux autres grains de sable et la pyramide tremble déjà.

Par exemples : si les travailleurs des usines d'armement se mettaient en grève :

- Jusqu'à ce que les usines fabriquent des outils pour réparer le monde et construire la paix.

- Ne nous adressons plus à des agents culturels puisque nos outils sont confisqués

- Allons éteindre les écrans dans nos cités où les pauvres gens souffrent du silence de l'oubli.

- Allons jouer avec nos enfants dehors et écoutons-les, quand ils babillent, ils nous enseignent.

---

Quel poète crie dans cette nuit à jamais blanche ?

---

Quel enfant doué pour vivre ?

---

Les marchands refusent le don, ils ne prennent que l'argent.

Ce qui se vend est admis, ce qui se donne détonne.

La « culture » - comme ils l'appellent, est une vitrine à larbins où tu peux vendre ta gueule et ton cul et accrocher une médaille à ton cou de chien domestique.

---

Ils outragent la vie sacrée.

---

Du poète reste le poème.

---

Mais les assassinés ne ressusciteront pas.

---

Nos meilleurs amis sont souvent parmi les étrangers.

---

Le rire des foules aux heures sans pain.

---

Quand les hommes vivront d'amour, ils auront l'éternité.

---

L'action politique a du sens si elle transforme le réel en merveilleux.

Les chants existent, tout le soleil est possible,

Qui viendra éclairer un visage.

Hâtons la venue des poètes de demain,

De tout un peuple.

## PLUME DE ROSEAU

Poète de la création perpétuelle  
Artisan-écrivain de l'éternelle destinée  
Écriture métaphore de la créativité du Poète  
Calligraphe des mondes, de la nature, de l'Univers  
Écrit par le Poète comme un livre de signes  
L'homme écrivain du monde et de soi  
Dans une société, l'écriture est une technique, une culture  
Un art de vivre, une intelligence.  
Un univers de pensée, d'amour, d'histoire, de sens,  
Qui pose la question des destinataires  
Qui a de la capacité de lecture

## LA VIE SEULE A DE LA VALEUR.

Debout sur le rivage de l'océan de la beauté  
Je pose le regard sur la mer de la sagesse  
Je suis veillé et éclairé par l'aube de la connaissance  
Inspiré par les brises de l'amour  
Élevé tel un oiseau du ciel  
Je m'élançais dans l'éther de la vigilance intellectuelle  
En un monde invisible qui dote le monde visible de sens et  
d'intention.  
Or je m'en retourne vers les rigueurs de la vie quotidienne  
Et trouve le moyen de traduire ma vigilance en action.  
La vie seule a de la valeur.  
Les corrompus se tiennent à l'écart du peuple et profitent des fruits  
du labeur d'autrui, tels les parasites.

Les corrompus, tels des agneaux parmi les loups, feignent la vertu, leurs cœurs sont pleins de désir et de luxure, et ils prétendent détester les choses terrestres mais leurs cœurs sont remplis d'avidité et de cupidité.

Le riche et le politicien sont de connivence afin d'exploiter les travailleurs. Les pensées des travailleurs sont sous l'emprise des médias et leurs corps, prisonniers de l'oppression.

La vie seule a de la valeur.

Peu importe d'où vient une personne, il y en a de deux sortes: celles qui ont un cœur qui bat pour tous les humains et celles qui ont une pierre dans la poitrine et qui cherchent à se placer parmi les courtisans du pouvoir.

Le politicien ne m'a jamais inspiré confiance - seulement, à lire sur son visage, il n'est pas plus traître que ses homologues faux intellectuels qui affichent leur portrait à chaque parole qu'ils profèrent, à chaque écrit qu'ils publient dans les médias.

Un peuple intelligent n'a pas besoin du politicien pour savoir ce qu'il doit faire par lui-même, avec son cœur et par sa volonté.

Pour faire le bien, pas besoin de se donner en spectacle, d'afficher son nom ni son portrait.

Le politicien ne peut que nuire. Le pouvoir c'est la liberté.

L'amour ne connaît pas les intérêts.

**LE BIENFAITEUR EST ANONYME.**



Pierre Marcel Montmory Éditeur